

Faïvill⁰⁰⁰



Cliché H. Manuel.

Un des chefs de l'offensive : LE GÉNÉRAL MANGIN

FOPH4



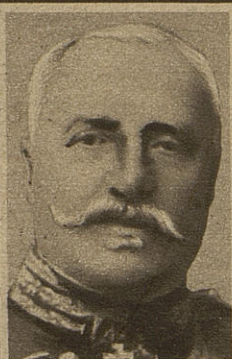
Nos troupes avancent, vers Braye-en-Laonnois, au milieu de vagues de gaz.



G^{ral} Micheler.



G^{ral} Mazel.



G^{ral} Castelnau.



G^{ral} Pétain.



G^{ral} Franchet d'Esperey.



G^{ral} Anthoine.



Dans les tranchées conquises de Chivy. Au loin, sur la crête, des Allemands sans armes viennent se constituer prisonniers.

PREMIERS RÉSULTATS DE L'OFFENSIVE FRANÇAISE ENTRE REIMS ET SOISSONS

17 000 prisonniers, plusieurs centaines de mitrailleuses, 75 canons de tous calibres, l'occupation de points stratégiques importants, tel est le bilan des trois premiers jours de l'offensive française entre Soissons et Reims. Ce brillant résultat se

conjugue avec les opérations anglaises en Artois. Le front de la bataille imposée à l'ennemi n'est pas loin d'atteindre 200 kilomètres. En dépit d'un temps horrible, nos troupes, à l'heure où nous mettons sous presse, élargissent leurs succès.



Groupe d'Anzacs ayant pris part à l'assaut de la crête de Vimy.



Convoi de ravitaillement canadien traversant Bapaume.

AVEC LES VAINQUEURS DE VIMY ET DE LIÉVIN

A l'heure où nous mettons sous presse, nos alliés se battent à la grenade au-delà de Liévin, dans les environs de Lens. La prise de Lens même n'est plus qu'une question de jours, peut-être d'heures, en dépit de la résistance désespérée de l'ennemi. Les fameuses lignes

d'Hindenburg sont brisées par les vainqueurs de Vimy. Quand on les a vus emporter d'assaut, après un pilonnage d'artillerie effroyable, les falaises de la fameuse crête où les Boches se croyaient inexpugnables, on peut tout attendre, tout espérer de pareilles troupes de héros.

DU SANG DANS LA MER ⁽¹⁾

ROMAN INÉDIT

Par GÉRARD BAUER

— Je suis attristé et content, lui dit le chef, d'une nouvelle qui m'a été transmise, en même temps qu'à vous-même. Vous allez nous quitter, lieutenant. Je regretterai vos services, mais je suis heureux de vous voir désigner à un poste où vous allez servir utilement l'Allemagne et travailler pour son salut et sa grandeur. Vous nous devancez. Vous allez être l'avant-garde de notre flotte. Un jour viendra où nous vous suivrons et où nous achèverons votre œuvre ! » Levinski remercia de quelques mots ce chef qui avait toujours été bienveillant pour lui. Puis il alla vers sa cabine, qui était à bâbord à l'arrière. Il jeta sa casquette sur son petit lit et s'assit devant sa table, sous le hublot qu'il ouvrit. Il prit une feuille de papier à en-tête du *Brunswick* et commença d'écrire à sa mère. Il voulait l'aviser de sa nomination ; il voulait, en une lettre émue et douce, épancher un peu ses peines. Il l'évoquait dans le grand salon de l'hôtel qu'ils habitaient à Dantzig, si fine, si délicate et, comme son père, d'origine polonaise, plus slave que germanique. Il écrivit ces premiers mots :

Ma chère maman...

Mais l'émotion qu'il avait jusqu'alors comprimée déborda soudain. Par le hublot il aperçut la rade, la ville de Kiel et ses maisons étagées, grises, blanches ou rouges. Là-bas, là-bas sur la droite, il chercha celle où l'après-midi il était monté et d'où il était redescendu, différent et meurtri. Il la découvrit, menue, grise, pauvre. Il la regarda quelques instants les yeux fixes. Puis il lâcha sa plume, mit sa tête dans ses bras et, comme un enfant, il pleura.

IV

Quelques jours après, Levinski prit congé de ses camarades du *Brunswick*. Il retira de sa petite chambre les souvenirs personnels qu'il y possédait et les fit trans-

(1) Voici le résumé du précédent chapitre de ce roman que nous avons commencé dans notre numéro du 31 mars (n° 124). — Un sous-marin allemand, l'U-24, rentre à Kiel après une croisière au cours de laquelle il a coulé cinq navires alliés. Sur les quais du grand port de guerre, parmi les officiers de marine qui attendent l'U-24 et son commandant le capitaine von Hartig, d'origine prussienne, se trouve le lieutenant de vaisseau Levinski, d'origine polonaise, qui est embarqué à bord du cuirassé Brunswick. Le lieutenant Levinski apprend bientôt chez une jeune femme qu'il aime, Maria Lesser, que la guerre sous-marine va être encore intensifiée. Et cette révélation, venant après une convocation urgente de ses chefs, ne laisse pas d'inquiéter quelque peu le jeune officier. Et Levinski ayant fait part de ses craintes d'être nommé au commandement d'un sous-marin, — mode de guerre qui blesse son idéal de marin, — son amie Maria Lesser se rend à la Kommandantur de la marine où elle apprend que, pour le « dresser », on a missionné l'officier polonais commandant en second à bord d'un sous-marin.



Il écrivit ces premiers mots : « Ma chère maman... »

porter dans un logement qu'il avait en ville : trois pièces, non loin du quai, et qui prenaient vue sur la mer. Puis il fit des démarches auprès de la *Kommandantur* pour obtenir tous les renseignements qu'il désirait connaître au sujet de sa nomination. Il agissait sans ardeur ni sans lassitude, dans cet état d'indifférence où on se laisse conduire par l'événement sans réagir, comme un bouchon au fil de l'eau. De toutes les choses il pensait :

— Que m'importe ?

C'est ainsi qu'il apprit que l'unité sur laquelle il allait être embarqué était un sous-marin neuf d'une dernière série composée de sous-marins de 1 200 tonneaux pour longue croisière. Il pensa un moment que du moins il aurait, à bord d'un de ces grands bateaux, un peu plus d'aise que sur les petits sous-marins où la vie était si pénible et où la promiscuité était telle qu'il était presque impossible de dérober à ses compagnons ses émotions, ses répugnances ou ses peines.

— Là, je pourrai quelquefois m'isoler, souffrir ou méditer en paix.

Une nouvelle, qu'il ignorait encore, devait cependant aggraver ses appréhensions et son ennui. Un matin on lui apprit à la *Kommandantur* la composition définitive de l'équipage de l'U-51 à bord duquel il allait servir, et il sut ainsi que le capitaine commandant en était von Hartig. Précisément, ce matin-là, et sous le coup de cette nouvelle, il rencontra von Hartig à la *Kommandantur*. Levinski le salua, l'aborda et lui dit :

— Capitaine, j'apprends seulement aujourd'hui que je vais être appelé à servir sous vos ordres. Je suis heureux de me retrouver avec un de mes camarades de naguère.

— Je vous remercie, lui répondit froidement von Hartig. Je suis satisfait de mon

côté d'être secondé par un officier tel que vous, intelligent et énergique. De l'énergie, il en faudra, car je veux faire, car nous ferons de grandes choses pour la grandeur de l'Allemagne. Nous viserons cette ligne de fer dont l'impitoyable ennemi veut encercler les mers allemandes. Nous la crèverons...

Il avait dit ces quelques mots avec une grande résolution, une grande fermeté dans le ton de la voix et dans l'expression du visage. Cet homme était le même à bord qu'à terre : il avait, sans arrêt, l'aspect impitoyable et dur et nulle détente n'adoucissait jamais son masque froid.

Les deux officiers se séparèrent. Levinski descendit rapidement l'escalier de la *Kommandantur* et sortit. Il avait hâte de se retrouver dans la rue, de respirer, de penser :

— Quel maudit sort ! Pourquoi ce choix ? Un destin me mène qui réunit tout ce qui peut m'accabler. Je ne suis point aimé ; on me fixe un poste qui me fait horreur et je vais avoir comme chef dans ce poste un homme qui n'a jamais eu pour moi que des sentiments de défiance et d'hostilité, un homme chez lequel je ne sens rien de commun à moi-même. Quelle pitié !...

Il se lamentait, tout en marchant, et maudissait — sans grande force — un sort si contraire ! Chemin faisant, il passa dans la rue où demeurait Maria Lesser. Il regarda la maison qu'habitait la femme qu'il aimait, et cette vision lui inspira des regrets douloureux. Il n'y était pas retourné depuis ses aveux. Il préférerait ne pas revoir avant quelque temps la femme qui lui inspirait un si grand sentiment. Il avait peur d'aggraver son mal, de se heurter à une indifférence impitoyable. Et il avait décidé de ne dire adieu à Maria que quelques jours avant de s'embarquer.

Comme midi sonnait, il parvint sur les quais où l'animation était grande : des marins, des ouvriers de chantiers remontaient chez eux, soit à pied, soit par des tramways qui passaient pleins de voyageurs pressés les uns contre les autres et dont beaucoup lisaient les journaux. Les ateliers de la marine, déjà si importants avant la guerre, s'étaient encore agrandis depuis et ne cessaient de construire, de fabriquer, d'alimenter en gros matériel et en accessoires la marine et l'armée allemandes. Kiel et Wilhelmshaven et Bremen ont pris, de la sorte, l'activité et l'aspect d'usines gigantesques.

Levinski s'en fut déjeuner au cercle des officiers. Il y retrouva quelques-uns de ses camarades et évita de parler de sa nomination. Cependant elle était connue et il ne put se dérober à certaines félicitations :

— Vous êtes enviable, lui dit un jeune lieutenant qui était embarqué à bord du

Bremen. Au moins vous allez faire la guerre et j'espère que ce sera une bonne guerre. N'ayez pas peur d'en couler, fit-il mi-énergique, mi-ricieur ; moins il y en aura, mieux ce sera.

— La perte de l'ennemi, sur-enchérit un autre. Civil ou militaire, marin ou passager, n'est-ce pas toujours l'ennemi ? Si nous n'avons mangé aujourd'hui à notre déjeuner que cette maigre, cette trop maigre tranche de viande, comme tant d'Allemands... c'est sa faute et c'est à sa volonté de nous affamer que nous le devons... Il se moque bien, lui, que ce soient des civils ou des militaires, des femmes ou des enfants qui manquent du nécessaire. Il faut le couler là où on le trouve et quel qu'il soit. Tout le reste n'est qu'arguties de rhéteur. La guerre est la guerre, et notre vrai droit est de la faire jusque dans ses moyens extrêmes. Qu'on me mette à bord d'un sous-marin, finit-il pas conclure d'une voix plus forte, et on verra si je leur demanderai la permission de les envoyer par le fond.

Puis il acheva sa chope de bière noire. — Je suis sensible à vos hommages, répondit Levinski. Pour ce qui est des luttes que nous allons entreprendre, à notre bord, je ne ferai qu'obéir à mes chefs. J'espère



Levinski s'en fut déjeuner au cercle des officiers...

toutefois qu'elles seront conformes aux traditions dont la marine allemande s'est toujours inspirée.

Sa réponse parut froide à quelques convives. Mais deux ou trois autres, cependant, semblèrent l'approuver. Depuis l'affaire de la *Lusitania*, il s'était ainsi formé dans la marine deux partis différents : un parti — le plus nombreux — qui souhaitait qu'on développât tant et plus la guerre sous-marine ; l'autre parti, plus modéré, qui blâmait doucement cette guerre. L'amiralité avait été très attentive à ces mouvements d'opinion et s'était renseignée sur leur importance par d'habiles enquêtes. D'une façon générale, tous les éléments

conservateurs, très importants dans la marine, étaient pour la guerre sous-marine. Quelques jeunes officiers de petite bourgeoisie ou d'esprit libéral, seuls, manifestaient avec un peu d'indépendance leur goût pour une autre guerre.

— Des sous-marins, c'est bien ! disaient-ils... mais cela ne suffira pas à vaincre l'Angleterre, même en coulant les bateaux non armés. Ce qu'il faut, c'est une bonne et solide bataillerangée. On verra alors ce que nous pouvons faire. (A suivre.)

GÉRARD BAUER.

UNE SEMAINE DE GUERRE : Du 11 au 17 Avril.

MERCREDI 11 AVRIL. — Les Anglais prennent Monchy-le-Preux et la Bergère.

JEUDI 12. — Les Anglais enlèvent Héninel, Wancourt et franchissent le Cojeul.

VENDREDI 13. — Les Anglais enlèvent Bailleur, Willerval, Vimy, Petit-Vimy, Givenchy-en-Gohelle et Angres.

SAMEDI 14. — Les Anglais prennent Liévin et la cité Saint-Pierre.

DIMANCHE 15. — M. André Tardieu, député, est nommé haut commissaire de France aux Etats-Unis.

LUNDI 16. — Offensive française de Soissons à Reims : la première ligne allemande est enlevée, nous faisons plus de 10 000 prisonniers.

MARDI 17. — La bataille s'étend à l'est de Reims : les Français prennent Aubérive et font 2 500 prisonniers.

RAVENGAR

Le premier des périodiques, *J'ai Vu* publie un Roman-Cinéma : *Ravengar*. Le premier épisode de ce grand roman d'aventures américain, édité par Pathé Frères, adapté par Guy de Teramond, paraîtra dans notre numéro du vendredi 4 mai.

Le goût du public pour le roman cinématographique, qui n'est pas, après tout, autre chose qu'un besoin très légitime de voir vivre des personnages de fiction et de croire, par ce fait même, à leur réalisation, devait naturellement amener *J'ai Vu* à cette forme de roman.

Si nous n'y venons qu'aujourd'hui, ce n'est ni manque de hardiesse, ni besoin d'étayer notre expérience à l'expérience d'autrui.

Le titre même de notre magazine prouve assez que c'est là la vraie formule de *J'ai Vu*, mais le mode de périodicité de notre journal, certaines difficultés matérielles et surtout le besoin de ne présenter à notre public cette forme de roman que dans des conditions quasi-parfaites, nous avaient fait ajourner jusqu'à présent la réalisation. Nous y voici avec *Ravengar*, notre prochain roman, dont nous publierons le premier épisode dans le numéro du 4 mai, et que les établissements cinématographiques Pathé Frères donneront en projection dans toutes leurs salles de spectacle le vendredi 11 mai.

Ravengar est comme une frise où courent de magnifiques visions. N'en contons pas aujourd'hui indiscrètement l'action, pour ne pas diminuer l'intérêt subtilement gradué que



Grace Darmond, la belle héroïne de notre prochain roman cinématographique : *Ravengar*.

ne sauront manquer d'y prendre les spectateurs et lecteurs. Contentons-nous de dire que le film est édité par Pathé Frères, et que l'adaptation est signée Guy de Teramond, chroniqueur réputé, romancier parmi les plus fins et aussi les plus puissants, Guy de Teramond s'est créé une des meilleures places parmi les littérateurs d'aujourd'hui. Il excelle surtout, on le sait, dans le roman d'aventures, et il n'est personne qui ne connaisse de lui *le Mystérieux Inconnu*, *l'Homme qui voit à travers les murailles*. C'est assez dire que *Ravengar*, qui comptera parmi le meilleur de ses œuvres, fera le régal de tous ceux qui aiment les émotions violentes, et aussi toute la gamme de la sensibilité et de la fine tendresse, l'ironie, le goût subtil, l'observation aiguë si sayamment exprimée.

Quant au film, il est signé Pathé Frères, il contient d'inépuisables richesses. Qu'on songe qu'il a coûté à établir un million et demi. On y trouvera ce souci des détails matériels, une richesse des éclairages, une science de la subtilité de la matière dignes des plus grands peintres, et une variété inconnue jusqu'ici des effets photographiques. Ce sera, n'en doutons pas, et comme film, et comme roman, un très gros succès.



NORMAN PRINCE,
tué avait abattu 4 avions.



VICTOR CHAPMAN,
tué le 23 juin 1916.



LE SERGENT HILL,
millionnaire américain.



LE SERGENT MAC. CONNELL,
un des plus jeunes pilotes.



DIDIER MASSON,
Français naturalisé Américain.



Lt. DELAGE DE MEUX,
instructeur de l'escadrille.



LES PILOTES DE L'ESCADRILLE LA FAYETTE

De gauche à droite : lieutenant Delage de Meux ; les sergents Rumsey, Mac Connell ; le lieutenant William Thaw ; l'adjudant Lufbery, l'as de l'escadrille ; le sergent Kiffin Rockwell (tué) ; les adjudants Didier Masson, Norman Prince (tué) Hall.



L'adjudant Lufbery, l'as de l'escadrille, qui a abattu 6 avions ennemis.



KIFFIN ROCKWELL,
tué, avait abattu 3 avions.



DENNIS DOWD,
tué en s'entraînant.



L'ADJUDANT HALL
a abattu 3 avions.



LE SERGENT RUMSEY,
un des meilleurs chasseurs.



FRED PRINCE
a remplacé son frère

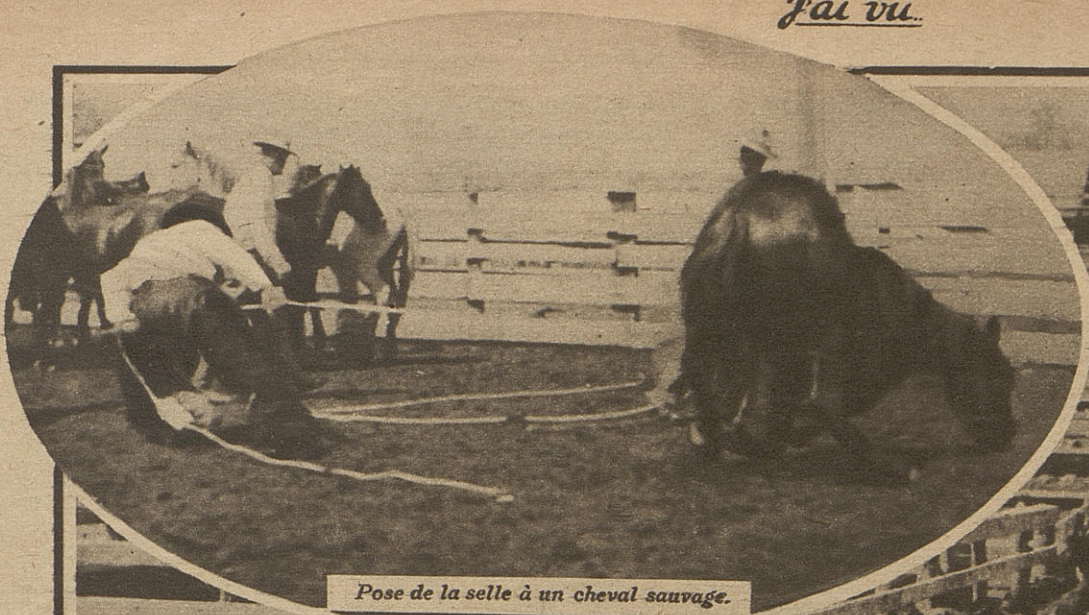


LE CAPITAINE THAW...
chef de l'escadrille.

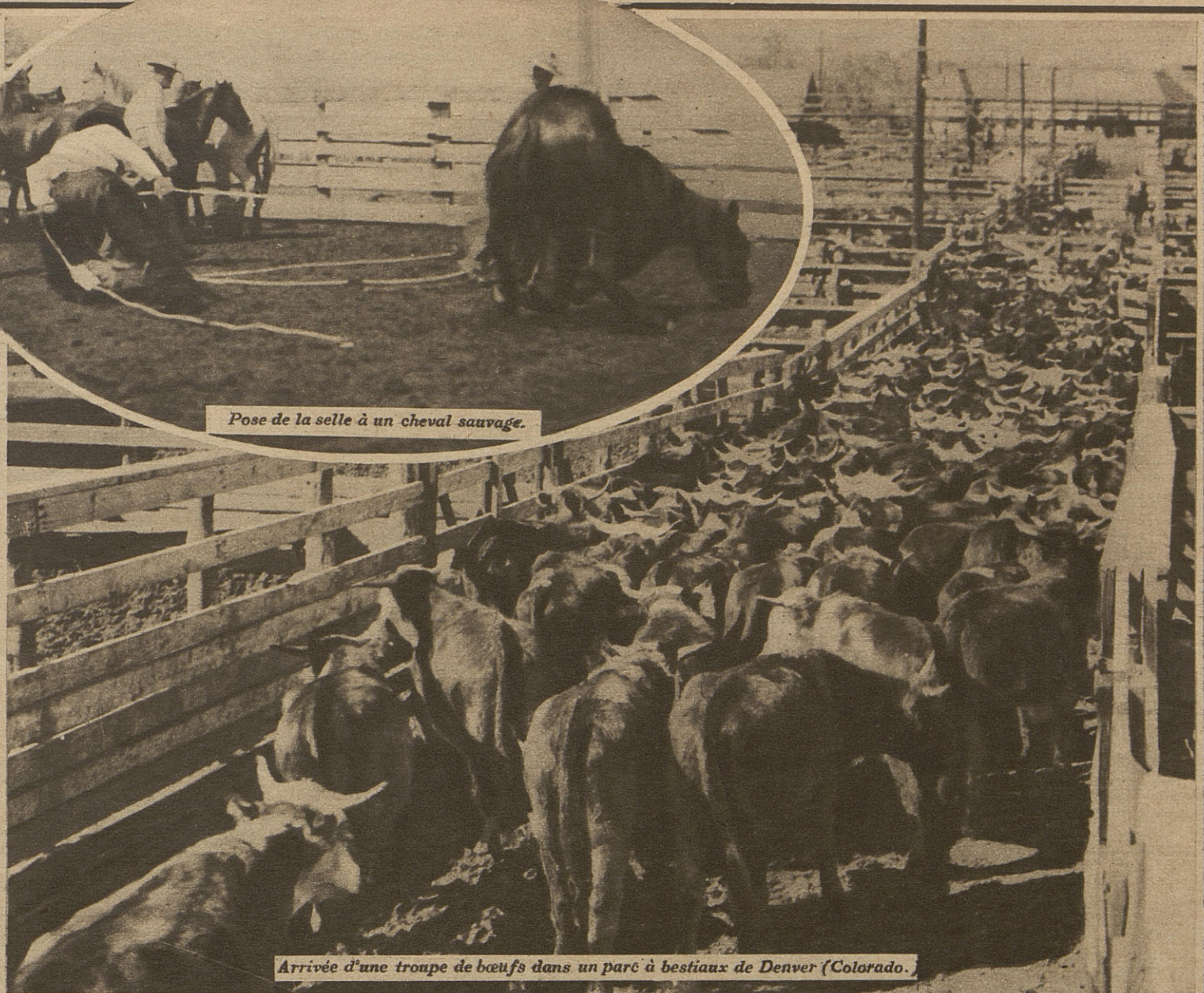
L'ESCADRILLE LA FAYETTE COMBAT MAINTENANT SOUS LE PAVILLON ETOILÉ

Depuis le 2 avril, jour de l'entrée des Etats-Unis dans la guerre aux côtés de l'Entente, les pilotes de l'Escadrille américaine qui ont fait l'Alsace, Verdun et la Somme, ont revêtu leur uniforme national et se battent désormais sous le pavillon étoilé de la grande Confédération.

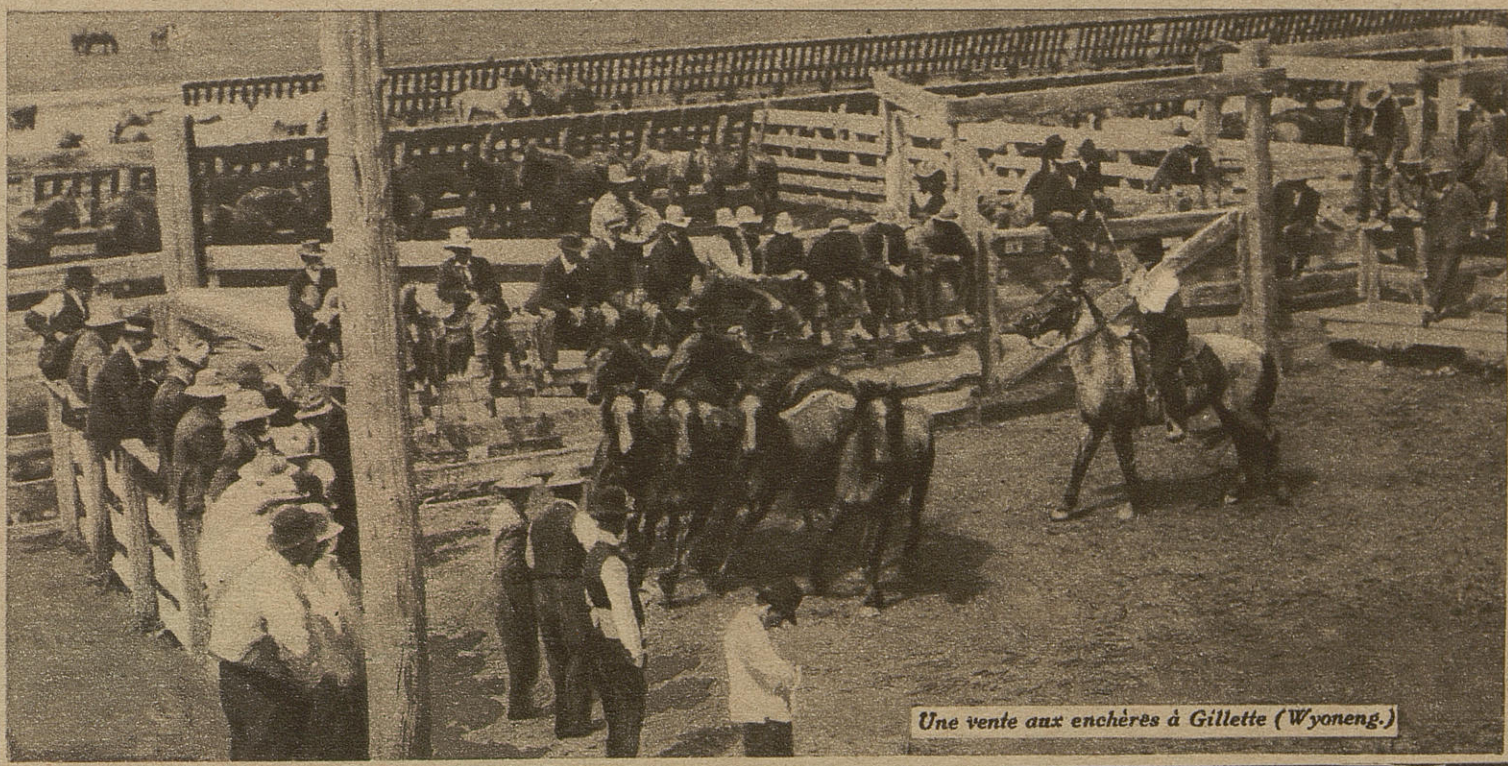
J'ai vu.



Pose de la selle à un cheval sauvage.



Arrivée d'une troupe de bœufs dans un parc à bestiaux de Denver (Colorado.)



Une vente aux enchères à Gillette (Wyoming.)

COMME MISE DE JEU POUR SON ENTRÉE EN GUERRE, L'AMÉRIQUE NOUS ENVOIE D'ABORD D'IMMENSES TROUPEAUX DE BŒUFS ET DE CHEVAUX

On ne saurait refuser aux Américains ces qualités de hauteur dans l'idéal qui font les grands peuples libres. Les déclarations de M. Wilson en sont l'éclatant témoignage. Mais ils ont aussi un sens merveilleux des réalités et leur adhésion

à la grande guerre ne s'est pas bornée à des mots. Ils savent que, pour le moment, nous manquons de viande de boucherie et de chevaux. Déjà leurs transports, qui narguent les sous-marins, voguent, bondés de bœufs et de chevaux, vers nos grands ports.



LES CONSCRITS DE LA CLASSE 18 SONT PARTIS, EN CHANTANT, REJOINDRE LEURS AINÉS

C'est la trentième classe que la Patrie appelle pour la défendre. Ces "Benjamins de la Victoire" sont partis comme leurs aînés, la boutonnière fleurie, la chanson aux lèvres. On a revécu,

dans toutes les gares, les scènes d'enthousiasme des premiers jours de la mobilisation, la même animation émouvante, les mêmes appels, les mêmes adieux... quelques larmes aux yeux des

mères, des grandes sœurs et l'impatience des jeunes à rejoindre leurs aînés dans la carrière. Certes, c'est pour la Patrie un dur sacrifice que de convier aux prochains combats, dans une guerre

atrocement meurtrière, les plus jeunes de ses enfants... Mais ils sont partis d'un tel cœur ! Espérons, contre leur désir même, qu'ils n'arriveront sur les lignes que pour moissonner la victoire.

CASSINOU VA-T-EN GUERRE (Suite et fin)

... Et, soudain, au sein de la joviale compagnie attablée chez Fantique, quelques cris gouailleurs, ironiques, s'élevèrent :

— Té! la Marylis qui passe...

— Gageons que le fils Bambourle ne doit pas être loin...

Alors, on vit Fantique bondir, comme fou, courir après la jeune fille... Quand il l'eut ramenée dans la boutique, après un bref mais véhément entretien, ils s'y trouverent seuls : tous les invités, et l'hôtesse par-dessus le marché, s'étaient éclipsés.

— Oui, vociférait le marchand de primeurs : notre Cassinou est mort, et c'est comme si tu l'avais tué de ta main... Mort dans la même attaque où j'ai été enterré trois fois... Bien d'autres y sont passés ; mais, pour eux, c'était hasard et malchance... Tandis que, lui, c'est lui qui l'a voulu, et qui l'a voulu à cause de toi... Je te dis que tu l'as tué !...

— Fantique !

— Parbleu, il continuait à recevoir tes cartes postales... tes cadeaux, tes colis ; sa mère, de son côté, lui faisait savoir par l'instituteur de Lourcheyre que tu lui gardais toute ton amitié... Ah! ah!... mais d'autres lettres se sont mises à arriver, il y a deux mois... et qui l'avertissaient que tu étais la fiancée de Bambourle, et pire encore que sa fiancée, peut-être !...

— Tais-toi... tais-toi !...

— Me taire, moi? continuait implacablement Fantique... On lui racontait tout, à notre Cassinou... Ton sale amoureux ne rôdait-il point perpétuellement sous tes fenêtres? Ne t'attendait-il pas à tous les coins de routes? Ne t'a-t-il pas embrassée au moins une fois? Car chacun sait, ici, qu'il s'en vantait !

Mais alors la jeune fille bondit, très pâle, farouche et comme guerrière, elle qui avait failli quelques instants plus tôt sangloter :

— Me laisseras-tu parler, à la fin des fins? Le Bambourle, je le détestais... Je le tuerais, si je le voyais en ce moment, moi qui te parle, et le mauvais monde en a menti. Mais pouvais-je, moi, l'empêcher de venir rôder sous mes fenêtres, de me guetter aux coins des routes... Ah! je le recevais bien, crois-le !... Quant à son baiser... à propos, s'est-il aussi vanté que sa cicatrice... oui, il en porte une au coin de l'œil... était le remerciement de ce baiser-là?... C'est moi qui ai tué Cassinou, dis-tu? Qu'est-ce que cela signifie?

— Cela signifie qu'il s'est cru trahi...

Alors, il y allait dur, il exigeait toutes les missions dangereuses... Quand une balle sifflait au-dessus de sa tête, il levait la tête... On aurait cru, nous autres, en entendant la balle, que c'était lui qui la sifflait, comme il aurait fait pour ordonner à un chien de venir à lui... Et puis... le jour du grand coup... il est parti comme un enragé, 40 mètres en avant des autres... et puis... Voilà !

Fantique pleurait. Marylis se laissa tomber sur une chaise et parvint à balbutier :

— C'est donc pour cela qu'on n'avait pas de ses nouvelles depuis plus de trois semaines !... Certes, il n'était guère *écritain*... Oh! mon Dieu... lui... mort... Et se redressant soudain :

— Est-ce bien sûr, au moins?

— Pauvres de nous ! Puisque j'étais là... Ah! oui... c'est trop sûr : lui, et Trignan et deux ou trois autres... la même marmite... Les bandits !

— Qui, bandits? Les Boches?...

— Non, ceux qui lui écrivaient des lettres

comme celles qu'on lui écrivait... Ah! si je soupçonnais quelqu'un...

Il eut un geste d'étrangleur, puis :

— Car je te crois, mon pauvre petit... l'embrasse-moi... et reste à souper avec nous... Si! il faut, nous parlerons de lui...

Marylis, à présent, pleurait doucement. Elle parvint à balbutier : « Et sa mère !... » Fantique sursauta : il n'avait point pensé à cela et en demeura un instant terrifié... Il faudrait préparer la pauvre dame à ce coup... Mais comment?...

— Elle comprendra peu à peu, fit Marylis en essuyant ses larmes, quand elle verra que je ne porte plus que du noir...

Trois jours plus tard, Fantique, absolument atterré, recevait une missive abondante de Trignan... mais oui, de ce Trignan qu'il avait de ses propres yeux vu tomber en même temps que Cassinou et d'autres : Georges Trignan, dit le vicairé, à cause de son air poupin et de son visage qu'il maintenait rasé. Et Fantique, pour la dixième fois, relisait divers passages de la lettre sans pouvoir encore se défendre d'une certaine incrédulité :

«... Ça n'a pas marché tout seul, mais, enfin, on s'en est tiré assez heureusement... J'ai évidemment la mâchoire un peu démolie ; mais, comme j'ai toujours eu une dentition assez mauvaise, un bon râtelier vaudra mieux... Hoscail est nommé sous-lieutenant, le lieutenant de Cabiracq capitaine... Il paraît que le pauvre Coco-vaut-peu va très mal et qu'il faudrait préparer son père à une mauvaise nouvelle ; c'est lui qui m'a donné ton adresse ; il te prie de faire cela pour lui... Quant à notre Cassinou, j'ai d'assez bonnes nouvelles de lui... Mais quel type ! Toujours le même... Si tu savais les boniments qu'il me servait dans le train !... Car nous avons été, lors de notre évacuation, compagnons de route... Enfin, tu dois en savoir encore plus long que moi sur ce chapitre, puisqu'il est actuellement hospitalisé à Bayonne... »

Ce fut juste au moment où Fantique commençait à admettre la possibilité de tant d'effarantes mais excellentes nouvelles, que Marylis Larribère se précipita dans sa boutique, folle de joie :

— Il vit, mon vieux Ticou, j'étais allé me commander mon deuil à Bayonne, et qui c'est-il que je te vois? Lui! Ah! j'ai cru que j'en tournais folle. Folle de joie! Mais... c'est lui qui ne veut plus, maintenant, me prendre pour *nobie*. Malheureuse de moi! Oh! bien sûr, pour ce qui est du Bambourle et des mauvais propos, je l'ai convaincu aussi vite que je t'avais convaincu dimanche, c'est-à-dire sans peine, car, la vérité, ça se reconnaît aussi vite qu'on renifle à l'odeur une maison où l'on fricote bien...

— Alors?...

— Alors, c'est à n'y rien comprendre. Voilà : nous nous sommes trouvés sur le pont Saint-Esprit... Il marchait avec des béquilles ; il faut te dire qu'il « se tient » une jambe qui ne lui sert plus tant vaut dire de rien... On va la lui couper un de ces jours... Ça lui est égal, d'ailleurs, puisque c'est celle qu'il avait mauvaise ; il me disait même : « Avec un pilon à la hauteur, je serai moins infirme qu'avant... » Moi, pour la première fois de ma vie, je n'ai pas été fière. Je lui ai dit : « C'est moi qui vais être heureuse de promener bientôt un mari comme toi !... » Alors, il a baissé la tête, il a répondu, très vite, que ça ne se pouvait

plus... Il a *mâchouillé* aussi d'autres choses que je n'ai pas compris très bien, en baissant la tête... et puis, il est parti, sans adieu ni bonsoir, comme si le Diable l'avait emporté... Non! jamais je n'aurais cru qu'on pouvait aller si vite avec des béquilles.

Fantique se gratta le bout du nez un instant, puis :

— Faut pas t'en faire, ma jolie. Il est peut-être encore dingou. Je l'étais bien, moi, il n'y a pas si longtemps que ça !... Nous irons le voir...

— Oh! merci ; j'allais t'en prier. Nous irons avec la *mama*. Pauvre Daïne Cassin ! Pense qu'il *la boudait*, elle aussi, croyant qu'elle lui faisait savoir chaque semaine mon amitié pour le rendre heureux à tort !... Si, si... il me l'a dit lui-même... Il ne l'aurait jamais revue !

— Tandis que maintenant il la reverra? Eh bien, alors, tout est parfait... Nous allons arranger les choses, je te le jure, quoi qu'il ait dans la caboche contre toi... ou contre lui !

Marylis trépigna de joie : « Vrai? Vrai?... Ah! té, que je t'embrasse ! C'est que je l'aime... et que, si... s'il ne m'aimait plus, à présent... » Puis, après une pause qui rendit brusquement inquisiteurs ses yeux déjà prêts à pleurer :

— A propos, est-ce que tu sais ce que ça veut dire, *héréditaire*... ou un mot dans ce genre-là?

— Héré... héredi... quoi?

Or, M. Leberlucque, le maire, s'avancait vers eux. Ses yeux, derrière ses lorgnons, pétillaient toujours malicieusement. Mais sa voix parut moins sèche et moins *morte-de-froid* qu'à l'ordinaire :

— Bonjour, mademoiselle. Bonjour, monsieur Fantique... Je cherchais l'un de vous deux ; ravi de vous trouver ensemble... Voici un mot de M. Cassin, à qui j'ai eu l'honneur de serrer la main, à Bayonne, cet après-midi. Le mot est pour vous, mademoiselle...

Marylis, les yeux brouillés, essayait de lire... Peine perdue : les lettres dansaient.

M. Leberlucque intervint :

— Excusez-moi : je vais vous expliquer ce qui se passait... Votre fiancé (il insista sur ce mot), croyait qu'une jambe de bois était héréditaire... que ses enfants naîtraient avec... Alors, par un scrupule qui l'honneur, il se refusait à... Je l'ai détrompé, il vous attend... Nous n'allons pas faire traîner les formalités, n'est-ce pas, mademoiselle?... J'ai bien l'honneur de vous saluer... mademoiselle, monsieur...

Ce fut le même soir que Marylis et Daïne Cassin partirent ensemble pour Bayonne. Fantique avait été prié par elles d'être des leurs. Il s'y refusa ; il avait, disait-il, une importante affaire à régler sur l'heure : il les rejoindrait sans faute le lendemain...

FIN

CHARLES DERENNES.

Les lecteurs de J'ai Vu sont, dès à présent, nous en possédons maintes preuves, les amis intimes et fidèles de Cassinou. C'est pourquoi nous annonçons aux Français de Gascogne et d'ailleurs que ce rustique et héroïque bonhomme en a fait bien d'autres sur les champs de bataille et dans son village ; notre brillant collaborateur Charles Derennes a réservé à l'Édition française illustrée l'histoire complète de Cassinou ; elle sera publiée en un beau volume qui paraîtra cet été, avec des illustrations dues au talent si pittoresque, si saisissant et si probe de Léon Fauret, qui, du reste, connaît les Landes presque aussi bien que l'héroïque muletier Cassinou lui-même.

J'ai vu.
EN MARGE DE LA GUERRE



Les élèves du Lycée de Versailles, sous la direction de leurs professeurs, profitent des vacances de Pâques pour cultiver la terre.

saillies, sous la direction de leurs professeurs, profitent cultiver la terre.



M. Gabriel Hanotaux, de l'Académie française, parlant à la grande réunion du Comité France-Amérique dont il est le président.



M. Penfield, qui était ambassadeur des Etats Unis à Vienne.



Le jeune Robert Weill, chef de l'équipe des cultivateurs de Versailles.



L'ambassadeur des Etats-Unis à Londres et Mrs Page acclamés le jour de la déclaration de guerre au buffet de London-Bridge-Station.



M. Roosevelt, qui veut commander un corps américain.



Les officiers de la mission espagnole visitant les ruines du village de Bailleul reconquis dernièrement par les Anglais.



Deux infirmières de la Société de secours aux blessés qui se dévouent près de Soissons.



La crèche de l'ancien séminaire de Saint-Sulpice où sont recueillis les petits réfugiés des pays du Nord sans famille.



Miss Rankin, député pacifiste au Congrès américain, a voté les crédits de guerre.



Autour du député de Tiflis, Tcheldzé, leader du parti socialiste russe. Au milieu : les principaux chefs du Comité ouvrier et soldats qui ont décrété de poursuivre la guerre jusqu'à ce que les Allemands aient renversé les Hohenzollern.



La petite comtesse de Bourbon, âgée de huit ans, aide les infirmières d'une ambulance.



CURE D'EMBOINPOINT

REPRISE ASSURÉE DE 2 A 5 K^g PAR MOIS AVEC LE

"MARALIMENT"

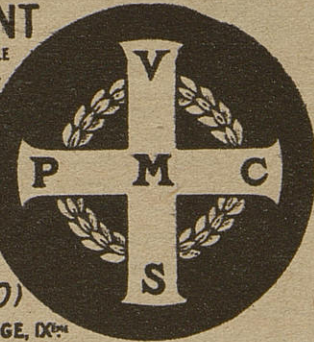
(POTAGES ET CROQUETTES AVEC ALGUES MARINES)

GRATIS METHODE ET PREUVES. Ecrire

LABORATOIRE MARIN

ENGHIEN-LES-BAINS (S&O)

DÉPÔT POUR PARIS 49, RUE DE MAUBEUGE, IX^{ème}



VIENT DE PARAITRE :

VICTOR BREYER

LES FLANDRES EN KHAKI

Notes d'un interprète français à l'armée britannique.

Préface de Ch. FAROUX

Un volume in-16... 2 francs.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, rue de Provence, Paris.

LA MOBILISATION CIVILE

Dans un grand atelier d'usine, un tour devant lequel est installée une jeune fille; elle conduit les pièces avec des doigts qu'ont un peu rongés l'huile et la limaille; elle a une combinaison de toile brune et un bonnet qui lui couvre les cheveux. Le chef d'atelier arrive avec un vieux monsieur qui frise la soixantaine; il est tout emprunté dans son bleu tout neuf; de la race, un front dégarni, des yeux clairs noyés d'une buée.

LE CONTREMAÎTRE. — Mam'zelle Emma, je vous amène un nouveau, un civil, qui devance la mobilisation et qui veut participer à la défense nationale; vous allez lui apprendre votre métier. Si, dans huit jours, il n'est pas fichu de tourner un 75, on le renverra dehors voir si les bistros sont ouverts...

LE MONSIEUR. — J'apporterai toute mon application et toute ma bonne volonté...

EMMA. — D'ailleurs, ce n'est pas sorcier.

LE CONTREMAÎTRE. — Je m'en rapporte à vous. Et faites attention de ne pas vous abîmer les mains, ça fatiguerait votre manucure.

LE MONSIEUR. — Depuis la mobilisation, j'ai renoncé à ces soins superflus.

(Le contremaître s'éloigne.)

EMMA, qui a arrêté sa machine. — Alors vous voilà décidé à en mettre un bon coup.

LE MONSIEUR. — M'y voilà décidé.

EMMA. — Qu'est-ce que vous faites dans la vie?

LE MONSIEUR. — Rien!

EMMA. — Comme ça, vous n'aurez pas de mauvais principes. Vous devez bien avoir dans les soixante ans?

LE MONSIEUR. — A quelque chose près.

EMMA. — Pourquoi que vous ne vous êtes pas embauché dans les bureaux? Quand on ne sait rien faire, on sait toujours écrire.

LE MONSIEUR. — Je préfère un travail plus actif.

EMMA. — Tous les goûts sont dans la nature. Faut d'abord, si je vous apprends votre métier, que je commence par le commencement. Tout de même ça m'en bouche un coin de voir un type comme vous, qui devez avoir des moyens — car je ne suppose pas que c'est pour la galette que vous venez ici, — s'y coller du matin au soir dans un atelier avec des prolétaires conscients et organisés.

LE MONSIEUR. — En effet, ce n'est pas pour la galette, comme vous dites.

EMMA. — Alors pourquoi?

LE MONSIEUR. — Serait-il indiscret de vous poser la même question? Vous êtes très jeune, vous êtes jolie...

EMMA. — Surtout avec ma combine et mon bonnet!

LE MONSIEUR. — Vous avez de petites mains adroites, des mains de modiste ou de couturière... ce ne sont pas de si mauvais métiers. Il faut croire que vous avez une raison pour tourner des obus.

EMMA. — Bien sûr que j'en ai une, j'ai toujours une raison quand je fais quelque chose.

LE MONSIEUR. — On peut la connaître?

EMMA. — Oh! il n'y a pas d'indiscrétion. Je gagne 70 centimes de l'heure, je travaille onze heures, faites le calcul... tout en regardant ce que je fais, car je travaillerais trois fois plus vite si je ne voulais pas vous éduquer.

LE MONSIEUR. — Si je vous regarde! Je

ne regarde que vous! Alors, c'est uniquement pour les 70 centimes de l'heure que vous faites ça?

EMMA. — Peut-être pas uniquement, mais ça compte.

LE MONSIEUR. — Oui... vous êtes comme moi; vous devez avoir une arrière-pensée.

EMMA. — Voyez-vous ça!

LE MONSIEUR. — Que faisiez-vous avant la guerre.

EMMA. — J'étais fiancée.

LE MONSIEUR. — Et vous ne l'êtes plus?

EMMA. — Si ça vous est égal, on parlera d'autre chose.

LE MONSIEUR. — Je vous demande pardon, si j'ai été indiscret.

EMMA. — Ce n'est pas de l'indiscrétion, mais ça me fait toujours de la peine de parler de ça... *(Un silence.)* Au fond, comme il faudra bien que je vous mette au courant un jour ou l'autre... Il est parti le premier jour, il a fait l'Alsace, il s'est battu dans les Flandres... et puis un jour on a appris qu'il avait été blessé, que les Boches étaient entrés dans l'ambulance et l'avaient tué lâchement... Je vous ai dit que c'était pour les 14 sous de l'heure, ce n'est pas vrai! J'étais modiste, vous l'avez deviné, et je gagnais ma vie... j'aurais voulu être un homme et me battre, mais n'est-ce pas? il n'y avait rien à faire. Une jeune femme comme moi, un vieux monsieur comme vous, ce n'est pas de la graine de tranchée... Seulement, quand je suis là toute seule et que je gratte, à chaque obus qui me passe dans les mains, je fais mes confidences, je les charge de la mission que je ne peux pas remplir: me venger!... vous comprenez?... me venger! Ils ont été trop dégoûtants!... Il serait mort, ce pauvre gosse, en se battant, je ne dirais rien, c'est la guerre... mais comme ça... oh! non!... ça se paie! ils paieront... *(Elle regarde le vieux monsieur.)* Mais quoi? qu'est-ce que vous avez?... vous avez la larme à l'œil.

LE MONSIEUR. — Ma pauvre petite, si vous saviez...

EMMA. — Qu'est-ce que je ne sais pas?

LE MONSIEUR. — Vous ne savez pas combien je suis semblable à vous... Vous avez perdu un fiancé, j'ai perdu mon fils...

EMMA. — Pauvre vieux monsieur!

LE MONSIEUR. — Oui, vieux, si vieux maintenant! N'avoir vécu que pour un être au monde, s'être appliqué à faire un homme qui avait toutes les qualités, toutes les énergies, tous les élans que je n'ai jamais eus. Vivre en lui une jeunesse nouvelle et tout à coup apprendre qu'il est mort... mort sans tombeau, sur un petit coin de la terre de France, que son pauvre corps est resté entre les lignes, et des camarades ont été tués la nuit en tâchant de ramener sa pauvre déponille, qui peu à peu s'est effacée sous la boue de l'hiver et sous l'herbe du printemps. Pas une pierre sur laquelle je pourrais aller pleurer plus tard... rien! Il a disparu complètement, définitivement... pauvre petit! Alors que voulez-vous que je devienne tout seul dans la vie?... Ne faut-il pas que je le remplace, que je fasse aussi ma tâche? Ah! ma petite fille, vous me permettez de vous appeler ainsi, apprenez-moi vite mon métier, que j'en tourne aussi des obus... pour ma vengeance, pour notre vengeance... pour la victoire!...

EMMA. — Avec ces idées-là, vous ne serez

pas long à travailler aussi bien que moi, ça soutient et ça guide quand on a un but.

LE MONSIEUR. — Mais vous, vous n'êtes pas seule dans la vie?

EMMA. — Seule? Qu'est-ce que vous appelez être seule?

LE MONSIEUR. — Vous avez des parents... un père... une mère?

EMMA. — J'ai encore maman, mais elle est remariée, que voulez-vous, c'est plus fort que moi, je ne peux pas voir mon beau-père. Un beau jour, j'ai fait mon paquet, oh, un petit paquet pas bien gros, et je suis partie vivre ma vie, comme on dit!

LE MONSIEUR. — Moi aussi, je suis tout seul.

EMMA. — Vous ne devez pas rigoler tous les jours.

LE MONSIEUR. — Hélas, non! c'est dur, quand on arrive à mon âge, de vivre dans une maison vide, avec des souvenirs, des pauvres souvenirs qui, à chaque minute, vous serrent le cœur et vous arrachent des larmes.

EMMA. — Oh! je sais ce que c'est...

LE MONSIEUR. — Mais vous, vous pourrez vous faire une vie plus tard, vous avez la jeunesse.

EMMA. — Je ne dis pas, plus tard, bien plus tard, mais pour l'instant... ah! non, ce ne sont pas les occasions qui manquent, bien sûr! Mais rien que de penser qu'avant la fin de la guerre je pourrais en aimer un autre que lui... ça me dégoûte.

LE MONSIEUR. — Pauvre petite!

EMMA. — Ce qu'il y a de plus difficile, c'est de garder tout ça au fond de soi, sans avoir personne à qui se confier. Je vous ai raconté aujourd'hui mes petites histoires, parce qu'il me fallait les raconter; je crois que je ne suis pas mal tombée, vous m'avez compris parce qu'au fond, nous sommes des types dans le même genre... mais demain, mais après-demain...

LE MONSIEUR. — Mais tous les jours, quand vous voudrez... il me semble même que nous sommes faits pour nous entendre encore mieux que ça!... Je veux être pour vous... comme une sorte de vieux papa indulgent... et qui vous aimerait bien.

EMMA. — C'est bête ce que je vais vous dire: mais tout de suite, vous m'avez été plus sympathique que mon beau-père.

LE MONSIEUR. — J'espère bien.

EMMA. — Vrai, j'ai confiance en vous... tout à fait...

LE MONSIEUR. — Alors vous voulez bien de mon amitié...

EMMA. — C'est trop rare, un vrai ami, pour ne pas le saisir aux cheveux.

LE MONSIEUR, mélancolique. — Aux cheveux! s'il en reste. Aurai-je retrouvé une petite fille?

EMMA. — Moi, j'ai tout de suite l'impression d'avoir trouvé un grand ami! Prenez garde, voilà le contremaître.

LE CONTREMAÎTRE, à Emma. — Alors! il s'y met, votre apprenti?

EMMA. — J'en réponds! il a des dispositions épatantes!

LE CONTREMAÎTRE, au monsieur. — Et vous, qu'est-ce que vous en dites du métier?

LE MONSIEUR, ému. — Je dis... je dis que ça commence très bien!

Robert DIEUDONNÉ.



Pour son filleul.



Le sauf-conduit pour le front.



C'est un as!



L'arrivée du permissionnaire.

(Cl. Braun.)

EN MARGE DE LA GUERRE : QUATRE COMPOSITIONS D'ALBERT GUILLAUME

C'est d'un art charmant et minutieux, et toute la fine psychologie, la bonne humeur un peu narquoise de l'artiste s'y révèle aussi bien dans le choix des sujets que dans la vérité précise des détails. Il s'y mêle tout juste la pointe d'émotion qu'il faut. Regardez la scène du

retour et les gestes attentifs de la belle marraine occupée à préparer au filleul le menu de son choix. Quant aux deux autres tableaux, « Le sauf-conduit » et « C'est un as », nul autre qu'Albert Guillaume n'eût pu réaliser cette perfection dans l'art d'observer et de traduire.



LE DÉBARQUEMENT DES TROUPES PORTUGAISES EN FRANCE

Dès les premiers jours de la guerre, le Portugal, allié depuis six siècles de la Grande-Bretagne, et ami traditionnel de la France, mit son concours à la disposition de l'Entente. Et ses troupes ont débarqué dans un de nos grands ports de guerre. Nous ne pouvons donner d'indications précises sur le chiffre des effectifs envoyés, mais ce

que l'on ne saurait trop admirer, c'est la vivacité, et le mordant extraordinaire de tous ces soldats qui viennent participer à l'offensive de la Victoire. " La nation portugaise, dit une déclaration officielle, tient à l'honneur de se battre pour ce même idéal de liberté dans le droit qui est de tradition aussi bien dans sa race que chez les nations de l'Entente ".



MODES DE PRINTEMPS

Dans la mode actuelle, les robes ont une tendance générale à se rétrécir dans le bas pour arriver à former ce que l'on appelle la "robe tonneau". Parfois cette forme est obtenue par l'effet de petits

paniers placés sur les côtés et parfois par des plis creux intérieurs qui partent du bas de la jupe et qui sont piqués jusqu'à mi-jambes. Les chapeaux sont de toutes formes et laissés à la fantaisie de chacun.

URODONAL

et le tabac.



Le tabac est un poison du cœur et surtout des vaisseaux.

HUCHARD.

L'Urodonal permet le cigare en supprimant le danger de la nicotine

Songez, fumeurs, au précieux Urodonal. Rappelez-vous qu'il n'est rien de tel pour assouplir les vaisseaux, conserver la tonicité du cœur, abaisser la tension vasculaire, enrayer la sclérose, décrocher le sang, éliminer les toxines, enfin et surtout dissoudre l'acide urique, comme l'eau chaude dissout le sucre; bref, neutraliser au fur et à mesure la néfaste besogne de la nicotine. Il est évident que si deux forces égales pèsent, chacune de son côté, contre une cloison, l'équilibre aura toutes les chances d'être assuré. Voilà comment, avec l'accompagnement d'un verre d'Urodonal, un bon cigare, une bonne pipe, voire même une série de cigarettes ne sauraient plus désormais faire de mal à personne.

Etabl^{ts} Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris. Le flacon, fco 7 fr. 20, les 3, fco 20 fr.

VAMIANINE

Tabes, Avarie, Maladies de la Peau



Nouveau produit scientifique non toxique, à base de métaux précieux et de plantes spéciales.

Acné
Psoriasis
Eczéma
Ulcères

Bourgeonner n'est pas le symptôme d'une santé florissante.

L'OPINION MÉDICALE :

«Ce qui est absolument démontré d'ores et déjà, c'est que, même employée seule au cours des manifestations primaires et secondaires de la syphilis, la Vamianine donne des résultats comme jamais les médecins qui l'emploient n'en auront auparavant constaté dans leur pratique spéciale.»

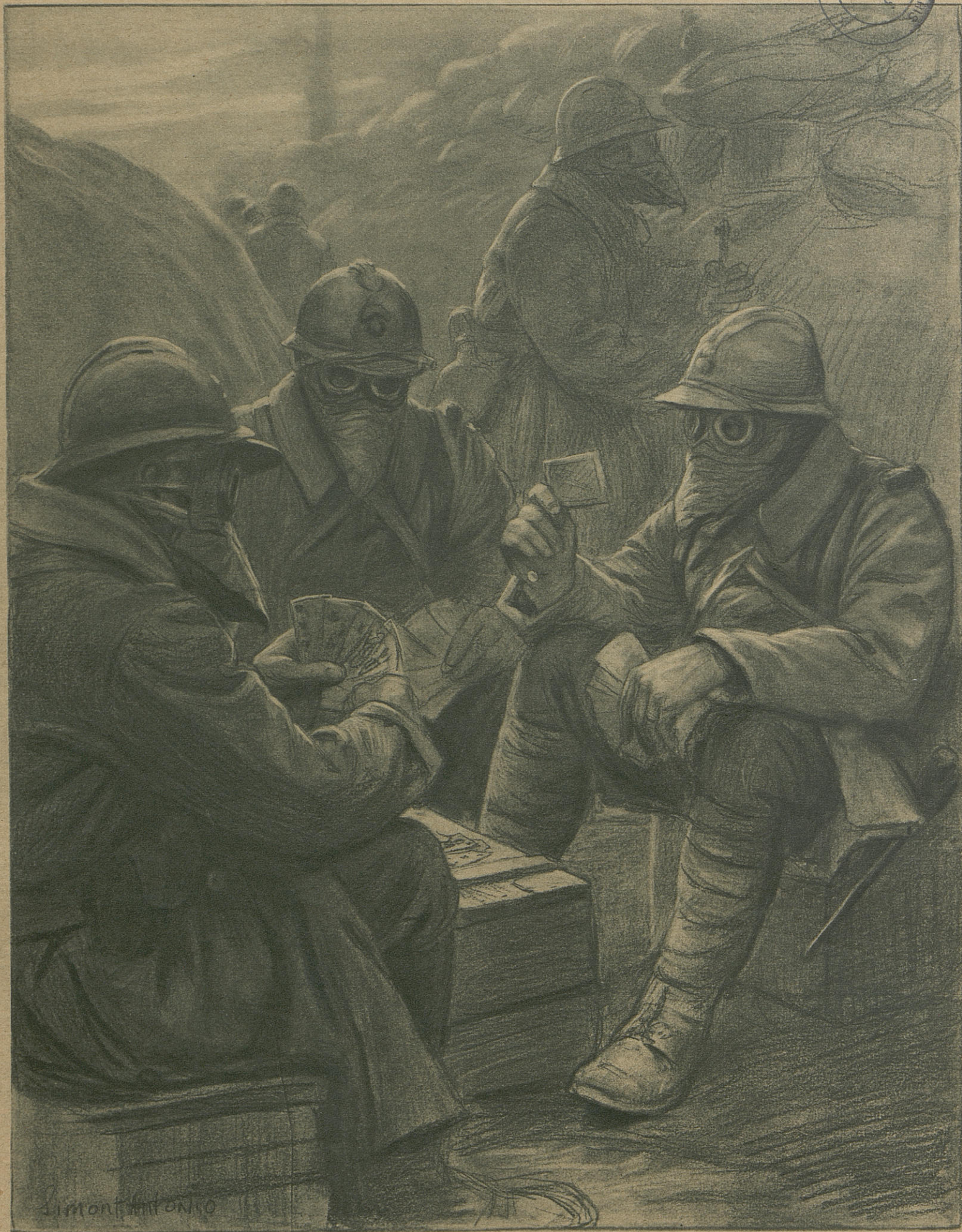
D^r RAYNAUD,

Ancien médecin en chef des Hôpitaux militaires.

Toutes pharmacies et Etabl^{ts} Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris, fco 11 fr.

Il sera remis sur toute demande la brochure

MÉDICATION par la VAMIANINE, par le docteur de Lézinier, Dr ès sciences, médecin des hôpitaux municipaux de Marseille.



A LA BATAILLE DE L' AISNE. — LA PARTIE DE MANILLE EN ATTENDANT LES GAZ

Nous avons donné ici cent preuves de l'admirable sang-froid de nos soldats : notre race de nerveux en est arrivée, après trente mois d'une guerre si dure, à une entière maîtrise de soi. Ce document, exécution un peu poussée d'un croquis pris par

un témoin oculaire à Craonne, n'est pas fait pour nous démentir : trois soldats dans une tranchée, hier encore allemande, attendent la contre-attaque précédée de la classique émission des gaz, en jouant à la manille aux enchères !...